

DEUX LECTURES, AU FIL DU TEMPS

Un Falstaff recyclé ...

Mai 2003

Sir John Falstaff est gentilhomme. Il est déjà vieux. Quoique seul de son âge parmi les chenapans dont le prince héritier, futur Henry V, a composé sa petite cour, il est le plus glouton des gloutons, le plus filou des filous, le plus menteur des menteurs. Le plus insouciant, le plus vif : un barbon d'incorrigible jeunesse. Boute-en-train, âme damnée, génie anarchiste de cette scandaleuse équipe, il est, plus souvent qu'à son tour, pris à ses propres pièges : voleur volé, dupeur dupé, rossé rossé. Paradoxe de Falstaff : volé, dupé, rossé, il triomphe encore par la seule magie du langage, car ce Matamore est poète de l'universelle dérision.

Devenu roi, désormais garant de l'ordre moral, le jeune prince se fait une vertu en reniant ses anciennes débauches : « je ne connais pas cet homme ». Entendons : « je ne connais pas cet homme qui me connaît jusqu'au tréfonds ». Falstaff, semble-t-il, n'a plus qu'à battre en retraite et à se faire oublier. Va-t-il quitter la scène ? Non, non. Il a trop de vie pour renoncer au théâtre. Adieu donc aux champs de bataille, adieu à ce monarque naguère tutoyé, mais bonjour aux prouesses d'amour, bonjour à la comédie !

Voici Falstaff déraciné et replanté. Arraché au drame historique et greffé en milieu bourgeois. Gentilhomme toujours, mais désargenté, parmi ces manants confortables. Passer près de ces petites dames, lancer l'éclair d'un billet doux dans le demi-jour de leur ménage, cela devrait suffire à les rendre folles. On a beau être vieux, et un peu plus que naguère, on n'en reste pas moins « Sir ». Hors norme. Légendaire. Auréolé.

Hélas, pauvre Falstaff, vous n'êtes pas au bout de vos peines. Un jeune roi vous a jeté à la poubelle de l'Histoire ; une Mistress Ford et une Mistress Page vous cacheront dans le panier à linge sale et vous feront choir dans les eaux grasses. Vous croyez encore aux fées, aux lutins ; vous êtes seul à y croire. Vous rêvez d'amour en délire, d'adultère sauvage, de coffres-forts éventrés ; vous ne troublez qu'à peine et pas pour longtemps le règne absolu du bon sens. Bourreau des cœurs ? Allons donc, gros bêta ! Le petit jeune homme épousera la petite jeune fille, les bourgeois coucheront avec leurs bourgeoises et vous serez le cocu du *happy end*.

... Mais toujours remontant

Janvier 2004

Suivant la tradition, c'est la reine Elizabeth qui, requérant les services de Shakespeare à l'occasion d'une fête de cour, lui aurait suggéré de rendre Falstaff amoureux. Chevalier gourmand, paillard, voleur et hâbleur dans les deux parties d'*Henry IV*, il n'en était pas moins compagnon du futur roi, son précepteur sur le chemin du vice, son inséparable négatif. Silène de ce Dionysos, il tirait quelque grandeur de sa noble fréquentation. Le voici bien changé : exilé parmi les bourgeois de Windsor, Falstaff n'est plus qu'un aventurier, naguère de haut vol mais tombé désormais dans les mesquineries du terre-à-terre, réduit à

un quotidien banal, un poisson hors de l'eau. Incorrigible Matamore, s'il rêve encore de prouesses, elles ne relèveront plus de Mars, mais seulement de Cupidon.

Prouesses, d'ailleurs, intéressées. Falstaff, dans sa disgrâce et son exil, n'a plus de quoi soutenir son rang. S'il fait la cour à deux bourgeoises, c'est que leurs maris sont riches et qu'il espère bien, usant de son prestige et de ses charmes, détourner une part du magot. Goujaterie pure où la sensualité, accessoirement, pourrait trouver son compte : rien, semble-t-il, que de grossier et de révoltant.

Or nos deux bourgeoises, ulcérées par un assaut d'amour dont elles soupçonnent les motifs, insensibles aux prétendus attraits de ce poussah, et peut-être plus encore furieuses d'être simultanément convoitées, vont faire preuve d'une rare imagination dans la mise en œuvre de leur vengeance. Épouses fidèles, portant la culotte, elles mènent par le bout du nez leur volumineux séducteur et le font choir d'humiliation en humiliation.

C'est alors que le trompeur trompé, le séducteur berné, sans nous devenir sympathique, peut arriver à nous toucher. L'imposteur chevronné n'est qu'un enfant candide en regard de ces dames. Encore mouillé d'eau savonneuse, à peine a-t-il reçu sa première correction que le voici tout disposé à se reprendre au piège. Sa naïveté est prête à rebondir d'échec en échec. Toujours perdant, jamais il ne quitte le jeu. Toujours bafoué, jamais il ne désespère de lui-même. Narcisse éperdu, il rassemble instantanément les éclats de son miroir brisé et reverdit en plein hiver. La vieillesse le rattrape, il le sait, il ne veut pas le savoir. D'où sa sottise. D'où sa grandeur. Son examen de conscience, vers la fin de la pièce, n'est qu'une parodie : il est trop tard pour se convertir aux bonnes mœurs. Quelque chose d'incroyable, d'indomptable, s'obstine en lui à vouloir vivre. Il n'est plus Falstaff, gentilhomme florissant naguère, aujourd'hui décrépît. Il est le Don Quichotte et le Cervantès d'un roman à nul autre pareil : le sien. Il est le désir même.

Dès lors, peu importe que les moulins à vent ne l'emportent en plein rêve que pour le jeter dans la boue. Rien ne peut lui advenir que de grandiose. A-t-il été embarqué sous un monceau de linge sale ? A-t-il, déguisé en sorcière, reçu une volée de coups de bâton ? L'épopée, travestie, est encore en vers ; l'ordure est transfigurée par le poème. Gloire et dérision vont de pair.

Les Joyeuses Commères de Windsor sont une journée des dupes. Deux pédants, prétendant à se battre en duel, ne font que se donner en spectacle, pauvres clowns. Un jaloux fonce tête baissée dans le chiffon rouge dont on leurre ses yeux hagards. Une entremetteuse fait son beurre des illusions dont elle berce trois galants. Un grippe-sou tente de faire passer son sot neveu pour un parti sortable. Profitant de la mascarade finale, Monsieur et Madame Page voudraient se jouer l'un de l'autre. Ils seront joués l'un et l'autre.

Car il est un jeune gentilhomme désargenté qui a su plaire à leur fille. S'il a conté fleurette à cette petite héritière, ce ne fut d'abord que pour redorer son blason. L'amour s'en est mêlé, réciproque. Il surmonte tous les obstacles et déjoue tous les complots : Anne Page, enlevée par Fenton, l'épouse au nez et à la barbe de tous. Floué, moqué, rossé, c'est encore Falstaff qui triomphe – par procuration. Anne et Fenton : les vengeurs du désir.

Jean-Marie Villégier

INFIDELE FIDELITE

Les Joyeuses Commères de Windsor, titre célèbre à l'égal des plus grands, ne sont guères affichées en France. Exégètes et thuriféraires, inspirés d'abondance par les autres comédies de Shakespeare, restent courts devant celle-là. Gloire et silence. Poterne souvent photographiée mais rarement ouverte d'une énorme forteresse. Pour une première visite au grand Will, poussons cette petite porte.

Petite porte, certes, mais qui donne sur de passionnantes énigmes. Porte de service, peut-être, mais par où l'on entre immédiatement dans la cuisine du dramaturge – et de ses éditeurs.

Les Joyeuses Commères de Windsor ont très probablement été conçues dans la hâte, en réponse à une commande de la reine Elisabeth. Elles ont été publiées une première fois du vivant de l'auteur mais sans son aval, quelques années après leur création : c'est le Quarto de 1602. Le Folio de 1623, hommage posthume de ses amis et compagnons au poète disparu, en donne la seconde édition.

Du Quarto au Folio, l'écart est énorme. *Les Joyeuses Commères de Windsor* de 1602 ne pèsent qu'à peine les deux tiers de celles de 1623. Les scènes ne s'y présentent pas toujours dans le même ordre. Elles sont beaucoup plus brèves. William Page, cadet de la famille, n'existe pas encore : il ne prendra sa leçon de latin que dans le Folio. Monsieur Gué, déguisé, n'y rencontre Falstaff que deux fois, au lieu de trois. Le chemin du petit Robin, émissaire de Falstaff, n'y croise point celui de Madame Page. Autre surprise : les allusions aux rites et aux codes aristocratiques ou à la topographie de Windsor, qui seront si nombreuses dans le Folio, sont absentes de la première édition. Où le Folio logera une longue et pompeuse tirade exaltant l'Ordre de la Jarretière, le Quarto, plus vivement, brocarde la police urbaine. Plus étonnant encore : à contenu identique, l'expression diffère et un relevé des variantes nous arrêterait à chaque ligne.

On voit pourquoi je parle de cuisine. On voit que les cuisiniers, à vingt ans de distance, ne cherchaient pas à flatter les mêmes goûts. Et l'on devine aussi, sous la cuisine des arrangeurs, une autre cuisine, celle de l'auteur en personne.

Si de telles divergences ont pu se faire jour, entre les pirates de 1602 et les endeuillés de 1623, c'est peut-être que la pièce était, dès l'origine, sujette à fluctuations. Selon Giorgio Melchiori, savant éditeur des *Merry Wives* dans la fameuse collection Arden, les deux états qui nous sont parvenus ont plus ou moins adroitement fixé un texte fluide, constamment remanié au gré des circonstances et de la nature du public. Ainsi le Quarto témoignerait-il de ce que *Les Joyeuses Commères* étaient devenues pour la Ville quand le Folio, quoique tardif, se souviendrait plutôt, par endroits, de ce qu'elles avaient été pour la Cour. Témoignage et souvenir imparfaits l'un et l'autre. Remémoré par des comédiens de la troupe, le texte du Quarto n'est pas exempt de faiblesses ou de négligences d'écriture. Reconstitué par de pieux survivants, celui du Folio, plus copieux, semble recueillir des fragments de provenance diverses pour en faire un collage assez mal jointif. Aucun de ces deux textes n'est à proprement parlé de Shakespeare. Ils sont, tous deux, des recompositions.

N'incriminons donc point François-Victor Hugo, dont la traduction nous a d'abord découragés. Il nous a donné une version française du Folio, texte le plus complet. Mais ni lui ni ses successeurs ne peuvent nous éviter de perdre pied dès les premières pages. Shallow et son neveu proclament des prétentions nobiliaires, y détaillent les *meubles* de leurs burlesques blasons : héraldique de pacotille dont la reine et son entourage devaient faire des gorges chaudes. Un spectateur anglais peut-il aujourd'hui y trouver son compte ? Je ne sais. Mais je sais qu'une fois traduites ces bouffonneries perdent ce que le temps leur a laissé de sel. Il semble bien d'ailleurs, qu'elles n'aient, même initialement, été appréciées que d'une élite puisqu'elles sont absentes du Quarto.

Le même constat se répète d'instant en instant. S'il confine parfois à la sécheresse, le Quarto prend l'avantage en émondant le dialogue d'un lourd fouillis de branches mortes, d'allusions et de références devenues indéchiffrables. Élagué, l'arbre rajeunit. La conclusion s'impose : si nous voulons un texte à jouer, et non point seulement à lire – lecture qu'il faudrait aider de nombreuses notes en bas de page - , c'est du Quarto qu'il faut partir.

Une fois la décision prise, surgissent les cas de conscience du traducteur. Se vouloir fidèle, cela va de soi. Mais à quelles dimensions du texte appliquer l'effort de fidélité, s'il est clair qu'un rendu intégral est pratiquement hors d'atteinte ?

Les Joyeuses Commères de Windsor sont la comédie la plus farcesque de tout le théâtre shakespearien, la seule à ne pas se dérouler en quelque Bohême idéale mais à s'ancrer en Angleterre. On se fourvoierait cependant à vouloir y trouver la description réaliste d'une petite ville et de ces bourgeois. Car jamais Shakespeare n'a été plus proche de ses modèles italiens : contes facétieux, comédie érudite. Bon nombre de ses personnages semblent se reconfigurer sur des types traditionnels. Falstaff, Shallow, Bardolph et Pistoll sont bien connus des spectateurs qui ont applaudi Henry IV ; mais les voici transplantés bien loin de leur terreau natal, arrachés au temps de l'Histoire, réduits à leurs traits essentiels pour ressusciter sur des tréteaux anachroniques. Sans changer de nom, ils se sont envolés au ciel du Théâtre où ils ont rejoint Arlequin, Pantalon et Scaramouche. Madame Quickly, tout aussi amnésique, tout aussi simplifiée, endosse la fonction de l'éternelle entremetteuse. Sous les défroques du pasteur et de l'apothicaire, nos deux pédants ne peuvent cacher qu'ils viennent tout droit de Bologne. Slender et Simlpe sont des niais, des enfarinés ; Fenton et Anne, le Léandre et l'Isabelle de cette folle partie dont l'Aubergiste est le bonimenteur. Chacune de ces silhouettes est définie par son langage et c'est bien pourquoi le poète situe l'action dans son pays. L'un des pédants, Français d'origine, écorche grossièrement l'anglais. L'autre est épinglé pour son accent gallois. Quickly multiplie les à-peu-près et les grivoiseries involontaires. L'Aubergiste puise à plein bras dans le vocabulaire de la chanson de geste. Nym ne peut aligner deux mots sans y intercaler son tic. Falstaff s'enivre de paroles, trouvant matière à emphase dans les circonstances les plus basses. Fenton se singularise en versifiant sans relâche. Et tous, jusqu'au quator des bourgeois, tour à tour pris au piège des assonances et des rimes, le rejoignent à la fin des fins dans la pratique du pentamètre.

C'est dire que le comique des *Joyeuses Commères de Windsor*, au-delà des situations et d'une intrigue hâtivement ficelée, tient essentiellement aux niveaux de langage et à leur juxtaposition incongrue. La fidélité, en ce cas, plus que par le mot à mot, semble devoir passer par l'invention verbale. Si donc, dans la présente version le déroulement du dialogue – à de très rares exceptions près – demeure conforme au Quarto, le détail de l'écriture ose souvent s'en écarter. Une bonne part du plaisir nous échapperait en effet si le texte se mâchait mal, s'il manquait de chair et de rebond, s'il n'était pas ludique dans l'exercice de la langue. Si la prose la plus commune n'alternait pas avec la prose rythmée et si le vers, rimé ou non, n'était parfois au rendez-vous.

Au risque de l'anachronisme, j'ai transposé bien de boutades. Mais il arrivera peut-être que l'on me juge trop hardi en tel endroit où je ne le suis guère. Falstaff se débarrasse de ses encombrants compagnons et se promet de régler sa dépense. Quelques vers de son texte, par exception, sont presque identiques dans le Quarto et dans le Folio :

Hence, slaves, avaunt ! Vanish like hailstones ! Go !
Falstaff will learn the humor of this âge,
French thrift, your rogues !

François-Vistor Hugo traduit :

Vous, coquins, hors d'ici ! Détalez ! Evanouissez-vous comme la grêle,
allez !

Falstaff aura recours aux expédients du siècle :
il vivra économiquement, coquins, à la française !

« À la française » ? Allusion à quelque réalité contemporaine, je propose
donc :

Minables, décampez ! Que le vent vous emporte !
Falstaff saura s'acclimater à l'air du temps !
Ce mot d'ordre français : dégraisser le mammoth,
Je le fais mien. Dehors !

Infidèle fidélité. Le texte (...) n'est donc peut-être pas *traduit* du Quarto. Il en est imité, comme on usait autrefois. On se doutera par exemple que j'ai rebaptisé Monsieur Gué tout comme les deux pédants auxquels j'ai prêté des étrangetés de langage qui m'ont paru correspondre – d'assez loin, confessons-le – à cet anglais très fautif ou très singulier qui les caractérise si vigoureusement. Les propos de Monsieur Ledocteur sont ainsi semés d'archaïsmes que j'ai tiré de notre Larivey, contemporain de Shakespeare.

Il me reste à dire pourquoi, sur un point très particulier, cette libre imitation s'écarte délibérément de son modèle. On trouvera en appendice [de l'édition,] la traduction des quelques brèves scènes dont j'ai osé faire l'économie et que j'ai remplacées par une réplique d'Anne Page – j'avoue en rougissant qu'elle est de mon cru – et par une longue tirade de Fenton, extraite du Folio.

Pourquoi d'abord une coupure ?

La drôlerie de l'épisode où l'Aubergiste découvre qu'on lui a volé ses chevaux tenait toute à l'actualité. Le Duc de Wurtemberg et sa suite en ambassade à Windsor, venaient de laisser des ardoises et de filer... à l'anglaise, sur des montures d'emprunt. Dans l'un des états disparus de la pièce, les deux pédants déguisés en Allemands, ont semble-t-il été les auteurs du larcin. Mais leur vengeance ici paraît bien faible et le vol des chevaux, privé de son arrière-plan anecdotique, m'a paru pouvoir être éliminé sans dommage. (...)

Pourquoi Fenton enfin, après avoir fait sa cour en français, nous expose-t-il en anglais la ruse qu'il va mettre en œuvre pour épouser sa bien-aimée ?

À mesure que s'élaborait [ma] version française, Jonathan Duverger et moi commençons à en imaginer la mise en scène. *Les Joyeuses Commères*, dans leurs métamorphoses, nous faisaient rêver d'un théâtre où chacun des états du texte, taillé et retaillé correspondait à un état de la troupe, à ses moyens du moment. D'un théâtre hétérogène où chacun des comédiens débarquait avec son savoir-faire et toutes les singularités d'un *type* déjà constitué. Où la cuisine du dramaturge donnait directement sur le plateau. J'aurai donc le front de répondre ce qu'aurait répondu Shakespeare à qui lui aurait demandé le pourquoi de William et de sa leçon de latin : parce qu'un enfant était là, qui pouvait jouer le rôle ; parce que notre Fenton, providentiellement, est bilingue. L'occasion s'en présentant, comment se refuser le plaisir d'un peu de V.VO., d'un peu de *Merry Wives* dans nos *Joyeuses Commères* ?

Jean-Marie Villégier

Février 2004